

Pourquoi « Charles Péguy » comme nom d'école ?

Lorsqu'en janvier ou février 2016 il a été question de donner un nom à l'école que nous avions le projet de créer à Sartrouville, nous avons longuement délibéré.

Trouver un substantif symbolique comme La Cordée à Roubaix, ou un personnage de référence comme Saint-Exupéry à Asnières ? Nous nous sommes finalement accordés sur Péguy. J'avais lu et aimé cet auteur, et c'est à lui qu'allait ma préférence. Ceux de notre équipe qui ne le connaissaient que de réputation se sont facilement laissé convaincre. Certains se sont ensuite intéressés à son œuvre foisonnante, ont tenté d'y entrer, ont été surpris, se sont parfois lassés, se sont même sentis rebutés par son style répétitif, le ton agressif de ses polémiques, sa manière de fouiller les failles de ses adversaires, sa poésie apparemment si logorrhéique.

Bref, le patronage de Péguy avait été adopté, mais ce choix devait être argumenté. A l'époque, nous étions occupés à d'autres urgences, et nous n'en avons pas pris le temps.

Maintenant que l'Association Cours Charles Péguy m'a libérée de mes responsabilités, je vais tenter de justifier ce choix pour lequel ma conviction avait été déterminante.

Certaines raisons de notre choix pourraient tenir aux circonstances de la vie de Péguy. Dans ce cas, elles ne seraient pas suffisantes. Ce qui m'apparaît important, c'est de voir comment, au travers de ces circonstances, l'homme Péguy a développé sa pensée et, en toute cohérence, s'est construit une personnalité hors du commun. C'est en cela qu'il peut inspirer profondément l'esprit d'une école, et a fortiori d'une école Espérance banlieues.

Même si ma connaissance de son œuvre est loin d'être exhaustive, je vais essayer de le montrer en survolant ici ce que j'ai lu de lui ou sur lui.

« Tout est joué avant que nous ayons douze ans. »¹

Cette affirmation au début de *Notre Jeunesse*, paraît bien péremptoire, et Péguy y revient plus loin : « *Nous sommes ces enfants d'avant douze ans, ces mêmes enfants, aussi purs, peut-être plus purs. Nous sommes ces mêmes adolescents d'avant seize ans.* »².

Je vois dans ces lignes un témoignage personnel davantage qu'un constat universel. En effet, Péguy n'a pas connu son père, décédé lorsqu'il avait dix mois. Il fut élevé par deux femmes, sa mère et sa grand-mère.

La première, travailleuse acharnée, qui pour subvenir aux besoins de la famille apprit le rempaillage des chaises après la mort de son mari, disait à son fils qui nous le rapporte : « *Les bons ouvriers sont ceux qui travaillent bien, qui travaillent vite, qui travaillent beaucoup (...), qui ne sont pas de mauvaises têtes (...), (ils) font des économies qu'ils placent à la caisse d'épargne ; aussi quand ils sont malades, ils peuvent se faire soigner chez eux, ils n'ont pas besoin d'aller à l'hôpital comme les indigents (...), surtout (ils) ne font pas de politique parce que c'est encore pire que de se saouler...* »³.

On connaît bien aussi les pages devenues classiques du fils rendant hommage à sa mère, sur

1 *Notre Jeunesse (NJ)*. Gallimard – Folio essais 2014. P. 21

2 *NJ*. P. 91

3 *Pierre*. Œuvres complètes – Bibliothèque de la Pléiade 1959 (OC59) P. 1226

« *cette piété de l'ouvrage bien faite* »⁴.

A la seconde, sa grand-mère, il dédicaca la *Chanson du Roi Dagobert* :

« *A la mémoire de ma grand-mère
Paysanne
Qui ne savait pas lire
Et qui la première m'enseigna
Le langage français* »⁵

Tout est dit. Je retiens dans ce milieu familial extrêmement modeste les exigences ordinaires qui feront sans doute de Péguy un travailleur infatigable.

Aujourd'hui, pour la plupart des enfants, l'école plus que la famille est le lieu devenu indispensable d'initiation à ces exigences.

« *Nos maîtres* » et « *nos vieux curés* »

De son propre aveu Péguy souligne le rôle de ses maîtres, ces jeunes instituteurs apprentis⁶, eux-mêmes élèves de l'école Normale des instituteurs du Loiret qui, à tour de rôle, s'exerçaient à leur futur métier dans l'école d'application où il était élève.

Outre les apprentissages domestiques transmis par les femmes, Péguy apprend donc à l'école, comme un artisan, à écrire, avec son bon outil, le crayon ou la plume. Toute sa vie, il gardera son écriture d'écolier⁷. Il mettra la même application et le même soin dans ses publications : on sait qu'il avait stoppé ses études supérieures pendant un an afin d'apprendre le métier de typographe et qu'il veillait de près à la qualité d'édition des œuvres qu'il publia, jusqu'à aller vérifier sur place le travail de son imprimeur à Suresnes.

Comme suite logique de l'école élémentaire, l'excellent élève Péguy commença la formation d'instituteur à l'école normale. Mais M. Naudy, son directeur, sut l'en extraire à Pâques : il fallait qu'il fît du latin !

Quant à son éducation religieuse, c'est celle que reçoivent les enfants du quartier. Il a suivi sérieusement les enseignements des abbés Bardet et Cornet, il a fait sa première communion, il connaît ses prières, et il obtient un premier prix d'instruction religieuse. Mais lisons le constat qu'adulte, il nous livre :

« *Nous croyions entièrement ce que disaient nos vieux curés (...), et nos vieux curés ont certainement eu notre cœur ; c'étaient de si braves gens, si bons, si dévoués, mais ils n'ont jamais eu de nous cette sorte propre d'entière ouverture de confiance que nous donnions de plano et si libéralement à nos maîtres laïques.* »⁸

Et plus loin :

« *Les uns (les maîtres laïques) et les autres et avec eux nos parents et dès avant eux nos parents ils nous disaient, ils nous enseignaient cette stupide morale, qui a fait la France, qui aujourd'hui*

4 *L'Argent* (A). Ed. des Équateurs 2015. P. 31

5 Publiée sous le pseudonyme de son ami Pierre Baudouin. OC. P. 1073

6 « *Nos jeunes maîtres étaient beaux comme des hussards noirs. Sveltes, sévères, sanglés, sérieux et un peu tremblants de leur précocité, de leur soudaine omnipotence.* »(NJ)

7 « *Un jour de carnaval, le bœuf gras venant à passer dans le faubourg, on court aux fenêtres. La mère appelle : "Viens, Charles, voilà le bœuf !" L'enfant, dressé sur un tabouret pour mieux dominer une feuille de papier : "Je n'irai pas, je n'ai pas trop de temps pour achever ma carte de France." Et il demeura absorbé dans sa calligraphie. Ce trait peut paraître insignifiant, je dis pourtant qu'il contient l'essentiel de Péguy (...). On y voit son indifférence totale à ce qui n'est pas ce qu'il fait, et, symétriquement, son attention totale à ce qu'il fait. (...) La carte de France, c'était, au moment où il refusait de regarder le bœuf gras, l'application totale de sa main, de son esprit et de son âme.* » Daniel Halévy. *Péguy et les cahiers de la Quinzaine* P. 18.

8 A P. 62

encore l'empêche de se défaire. (...) Ils nous disaient que un homme qui travaille bien et qui a de la conduite est toujours sûr de ne manquer de rien. »⁹

Péguy témoigne ici de ce qu'il a vécu et que partagent un grand nombre d'enfants : selon le cadre qui leur est donné, famille, école, institution religieuse..., **il y a des règles communes à faire siennes**. En cette fin du XIX^e siècle et depuis la Révolution, la question de la laïcité parcourt notre histoire et ne se résoudra qu'avec la guerre de 14. Les soldats de tout bord combattront alors d'une seule âme, celle de la France, et la vie sous les bombes mettra d'accord les deux camps que la loi de 1905 n'avait pas encore vraiment réconciliés.

Péguy évoque ce fonds commun que tout le peuple a ou doit avoir en partage. Avant que la lutte interne autour de la question religieuse ne culmine avec le combisme, l'affaire des fiches et l'expulsion des congrégations religieuses, il rappelle comment l'éducation du peuple a pu être une synthèse tacite qui prévalait entre la famille, l'école et l'Église. En effet, ce trépied n'est-il pas la condition première de l'équilibre social ?

Nous sommes aujourd'hui face à un défi semblable. Il s'agit d'élargir l'action éducative à des jeunes générations tiraillées entre des modes de vie et des traditions religieuses venues d'ailleurs. La vocation de l'école continue d'être émancipatrice. Mais l'école ne peut avoir la prétention d'effacer la culture véhiculée dans les familles, voire de défendre des lois supérieures à celles sous l'autorité desquelles ces familles élèvent leurs enfants. Elle ne peut faire table rase de ce substrat et n'en a pas le droit. La neutralité religieuse de l'école n'est donc pas le refus de la religion.

L'école doit permettre aux enfants d'accéder aux mêmes connaissances, aux mêmes langages (vernaculaire, scientifique, émotionnel, esthétique...) qui leur permettront de développer une pensée personnelle et de fortifier leur liberté.

Péguy nous dit ici ce qu'il doit à l'école d'Orléans et comment, enfant, il a vécu ces contradictions, dont il était alors inconscient. Sur ce point, je pense que ces oppositions constituent un tréfonds culturel dynamique sur lequel sa jeune personnalité a pu grandir. Les enfants d'aujourd'hui méritent de bénéficier de cette même ouverture.

Et je souligne une condition : que le monde des adultes, c'est-à-dire la société dans laquelle ils baignent, leur présente une **homogénéité dans les exigences éducatives**. A l'école d'y participer activement. C'est un défi que nous nous sommes lancé en ouvrant le Cours Charles Péguy.

« La Cité Harmonieuse », Jeanne et le socialisme

La jeunesse de Péguy à Orléans est fortement marquée par l'influence de son ami Boitier, forgeron, qui l'initie à une culture ouvrière, socialisante et anarchisante, et lui fait découvrir notamment Victor Hugo.

« La République, magnifiée par le socialisme, lui apparaît comme le moyen le plus apte à harmoniser le maximum de liberté individuelle et le maximum d'égalité dans la justice sociale. »¹⁰

Il est très tôt convaincu que **cet engagement doit être moral** et s'enraciner en nous-mêmes.

Sur ce point, la réflexion de Péguy est alimentée par sa proximité précoce avec Jeanne d'Arc¹¹, l'héroïne à qui Orléans doit sa libération des Anglais et dont la ville solennise le souvenir tous les ans depuis 1429. L'enfant a participé à ces fêtes grandioses et a vibré à ces hommages. On connaît les emprunts de l'étudiant à la bibliothèque de l'École normale supérieure, notamment les actes de son procès. Péguy dès 21 ou 22 ans a un projet ambitieux d'historien dramaturge qui montrerait au

9 A P. 68

10 Charles Coutel. *L'esprit de grandeur – Charles Péguy, l'héroïsme et nous*. P. 92

11 Rappelons-nous que celle-ci n'est pas encore reconnue comme sainte. L'Église ne la canonisera qu'en 1920.

théâtre l'histoire de **la vie intérieure de Jeanne**. Sa première *Jeanne d'Arc* paraît en 1897. Lisons sa dédicace :

« A toutes celles et à tous ceux qui auront vécu,

A toutes celles et à tous ceux qui seront morts pour tâcher de porter remède au mal universel ;

En particulier,

A toutes celles et à tous ceux qui auront vécu leur vie humaine,

A toutes celles et à tous ceux qui seront morts de leur mort humaine pour tâcher de porter remède au mal universel humain ;

A toutes celles et à tous ceux qui auront connu le remède, c'est-à-dire :

A toutes celles et à tous ceux qui auront vécu leur vie humaine,

A toutes celles et à tous ceux qui seront morts de leur mort humaine pour l'établissement de la République socialiste universelle,

Ce poème est dédié.

Prenne à présent sa part de la dédicace qui voudra. »¹²

Ces lignes n'ont pas inspiré d'unanimité interprétative chez les commentateurs de Péguy qui ont situé sa pensée à gauche, ou à droite, ou encore ailleurs, selon chacune de leurs grilles de lecture. Ce sont à mon avis autant d'erreurs.

Je retiens seulement que la « *mystique* »¹³ de Péguy germe chez lui très tôt et va se déployer dans un continuum qui traversera et dépassera les incompréhensions, les trahisons, les obstacles et les épreuves jusqu'à sa mort. La générosité de Jeanne, sa prière, son dévouement, son courage et son sacrifice ne font qu'un et seront pour Péguy une référence constante. Extrayons une phrase de cette première pièce :

« O mon Dieu, donnez-nous enfin le chef de guerre

Vaillant comme un archange, et qui sache prier...

Qu'il marche comme un saint dans la bataille humaine,

Et que tous ses soldats soient des saints avec lui. »¹⁴

A quel Dieu cette invocation s'adresse-t-elle ? Péguy est alors investi dans des études pour le moins exigeantes, mais aussi dans son engagement socialiste. Pour ce brillant étudiant dans ces années 1895, qui s'est complètement éloigné de toute pratique religieuse, qui est ce Dieu de Jeanne ? D'où parle son idéal d'héroïsme qui lui inspire la « *mystique* » dont il se réclamera dans *Notre jeunesse* lorsqu'il fera bien plus tard le bilan de l'Affaire Dreyfus ?

Je trouve saisissant de suivre la trajectoire sur laquelle Péguy s'est placé dès l'École normale et dont il ne s'éloignera jamais : c'est dans l'histoire de France qu'elle s'enracine. Le modèle vertueux que lui livre Jeanne et qu'il ne cessera de fouiller dans son œuvre poétique va lui servir de référence constante dans ses jugements sur l'actualité politique et sociale. Sans déroger à cette ligne, il nous montre une Jeanne absolument sincère quand elle affirme sa vocation. Et il la fait témoigner avec une persistance héroïque de la vérité que lui dictent ses voix, et qui l'accompagne dans toutes ses épreuves jusqu'à donner sa vie pour rétablir la justice face à l'envahisseur. Péguy, s'attachant à elle, s'attache à son tour à **la vérité comme source de toute action de justice**.

Dans cette même période étudiante à Paris, Péguy a découvert non pas la pauvreté qu'il a connue enfant dans son quartier populaire Bourgogne à Orléans, mais la misère, la vraie misère qui affame et désespère¹⁵.

12 *NJ*. Notamment p. 116, 147, 291...

13 Mot récurrent chez Péguy. Notamment dans *Notre Jeunesse*.

14 Cité par Bernard Guyon. *Péguy*. P. 52

15 *Jean Coste*. OC. P. 494

« Un bourgeois peut s'imaginer que la misère est un moyen de culture. Nous socialistes, nous savons que la misère économique est un empêchement sans faute à **l'amélioration morale et mentale**, parce qu'elle est un instrument de servitude sans défaut. C'est même pour cela que nous sommes socialistes. »¹⁶

Oui, Péguy est vraiment, radicalement socialiste.

La « *Cité Harmonieuse* »¹⁷ préconisée par les occupants de la « *turne Utopie* » à l'École normale supérieure, est une « *mystique (qui) ne soit pas dévorée par la politique à laquelle elle a donné naissance.* »¹⁸

La grande misère et la faim sont aujourd'hui relativement peu présentes à Sartrouville. En revanche, le déficit culturel, les détresses familiales, les angoisses professionnelles et les déroutes éducatives son légion. Cette vérité-là exige que les bourgeois ouvrent les yeux – et leur portefeuille, et travaillent à une justice qui semble échapper à la justice institutionnelle.

La cause des arméniens et ensuite, l'Affaire

En mars 1897, nous avons un article de Péguy portant sur les premiers massacres effectués contre les arméniens en Turquie autour de 1895¹⁹. Il traitera à nouveau le sujet dès le premier numéro des Cahiers en janvier 1900. Ce drame va permettre à l'idéaliste kantien qu'il est encore, de prendre conscience du tragique de l'histoire.²⁰

Péguy s'insurge contre la politique attentiste des nations européennes et s'oppose au manque de courage de certaines prises de position socialistes dont les intentions sont gâtées par des calculs d'intérêts. « *(Péguy) est désormais convaincu que les transformations, si nécessaires soient-elles, ne seront ni rapides ni faciles. Il connaît désormais la « lourdeur » du monde et s'est persuadé du caractère illusoire des grandes utopies optimistes. (...) Les réflexions que ces carnages lui inspirent contribuent fortement à le détacher du socialisme officiel dont il a commencé à remettre en cause la phraséologie, la mentalité et les comportements.* »²¹

L'exemple de ce combat pro-arménien montre, tôt dans sa carrière, la capacité de Péguy à observer de manière critique le comportement des hommes et à remettre ses certitudes en question, quitte à devoir se séparer, parfois brutalement et douloureusement, de certains de ses amis politiques, comme il devra le faire avec Jaurès à l'issue de l'Affaire Dreyfus. Le jeune Péguy, alors qu'il revendique encore un laïcisme anticlérical, ne craint pas de défendre, au nom de la liberté des peuples, la cause des arméniens, chrétiens et persécutés parce que chrétiens.

16 Cité par Paul Archambault. *Charles Péguy – Images d'une vie héroïque*. P. 24

17 « *J'ai devant les yeux un idéal d'humanité. Dans cet état, tous les hommes feraient leur part de la tâche matérielle nécessaire. Dès lors, cette tâche sera courte et légère à chacun (...). Un partage égal (des) loisirs entre tous les hommes sans exception qui leur permet de collaborer tous à l'œuvre humaine supérieure des pensées ou des sentiments (...), tel est à peu près mon idéal.* » Cité par Pierre Pistoletti. *Charles Péguy – Le risque, obstinément*. P. 25.

18 *NJ* P. 116

19 Il s'agit de la recension d'un livre de Victor Bérard : *La politique du Sultan*.

20 « *Le massacre des Arméniens, sur lequel je reviendrai toujours, et qui dure encore, n'est pas seulement le plus grand massacre de ce siècle ; mais il fut et il est sans doute le plus grand massacre des temps modernes et pour nous rappeler une telle mort collective, il nous faut dans la mémoire de l'humanité remonter jusqu'aux massacres asiatiques du Moyen Âge.* » *OCP Burac*. P. 432

21 Voir l'article accessible sur Internet : *L'Arménie dans l'œuvre et la pensée de Charles Péguy* par Géraldi Leroy.

Très vite après, et de la même manière, mais d'une façon infiniment plus militante, Péguy va prendre la défense du capitaine Dreyfus injustement accusé de trahison, puis condamné et dégradé parce que juif. Il est mis sur cette voie par un autre juif, athée celui-ci, Bernard-Lazare. Tout a été dit et écrit sur l'Affaire qui fut fondatrice de son œuvre politique ultérieure.

J'en retiens son intransigeance dans la **défense des droits de tous**, une fois établie la vérité et au nom de la justice ; et pour reprendre ses termes, rappelons la « *mystique* » qui animait Jeanne et qui ne le quitte pas.

Aujourd'hui nous prenons conscience des difficultés qu'affrontent certains de nos concitoyens, dans notre propre pays. Souvent d'origines étrangères diverses, ils rencontrent des obstacles inacceptables dans l'exercice de leurs responsabilités familiales et éducatives, notamment s'agissant d'une scolarisation sereine et de qualité pour leurs enfants. Loin de moi l'idée que ces personnes seraient maltraitées en raison de leurs origines, mais il est un fait qu'en France les pouvoirs publics n'ont pas réussi à adapter les services de l'État à la présence de ces enfants et ne savent pas comment traiter la délinquance de jeunes majoritairement issus de l'immigration, qui affole leurs propres parents. Nombre d'entre eux cherchent des solutions. A certains se présente l'opportunité d'une école qui propose une réelle collaboration éducative. C'est l'ambition de la formule que nous proposons à Sartrouville, en plaçant notre école sous l'égide de la pensée péguyste.

Les Cahiers de la Quinzaine : "Dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, dire bêtement la vérité bête, ennuyusement la vérité ennuyeuse, tristement la vérité triste"

C'est l'ambition que Péguy annonce lors de la création de sa revue dont le premier numéro paraît début janvier 1900.

Ouverte à tous les sujets et à tous les talents, il va être l'inspirateur, le concepteur, le réalisateur et le rédacteur principal de cette publication dont le titre est une référence explicite à son passé d'écolier heureux dans le faubourg d'Orléans.

L'entreprise porte sur les sujets les plus divers et dépasse largement ma capacité de lecture. De mes incursions fréquentes, disparates ou hasardeuses, je retiens l'intransigeance de Péguy tant sur le plan de la pensée que sur le plan de l'action, en particulier l'action politique : travaillons à voir et à dire la vérité – c'est l'objet des Cahiers ; et **une fois établie, la vérité exige de lui conformer des actes.**

La vie de Péguy témoigne de cette cohérence sans failles, au prix de multiples souffrances : difficultés financières, incompréhensions, abandon de certains amis, fatigue, surmenage, maladie et neurasthénie profonde... dont l'accumulation le pousse à méditer sur le mauvais sort qui semble s'acharner alors qu'il se sent contraint par la nécessité de parler : « *Nous sommes des vaincus. Le monde est contre nous. (...) Tout ce que nous avons soutenu, tout ce que nous avons défendu, les mœurs et les lois, le sérieux et la sévérité, les principes et les idées, les réalités et le beau langage, la propreté, la probité de langage, la probité de pensée, la justice et l'harmonie, la justesse, une certaine tenue, l'intelligence et le bon français, la révolution et son ancien socialisme, la vérité, le droit, la simple entente, le bon travail, le bel ouvrage, tout ce que nous avons soutenu, tout ce que*

nous avons défendu recule devant une barbarie, devant une inculture croissantes, devant l'envahissement de la corruption politique et sociale... »²²

Les professeurs-éducateurs qui ont rejoint avec enthousiasme le Cours Charles Péguy reconnaîtront peut-être dans ces lignes un sentiment qui pourrait parfois les taquiner... En effet, ils sont au cœur d'un **travail de civilisation** qui se bâtit dans la longue durée. Cet engagement est étranger à la dictature de la réussite immédiate, et incompréhensible par notre société en quête d'enrichissement financier et de succès, médiatique ou politique. Lisons ou relisons *L'Argent*, paru dans les *Cahiers* (6 – XIV), en février 1913, soit dix-huit mois avant la mort de son auteur.

« Les pères de famille, ces grands aventuriers du monde moderne »²³

Péguy est d'autant plus écrasé par sa tâche qu'il est père de famille. Il médite sur cette responsabilité multiple qui fait du père un « otage » de son enfant.

« Il pense à ses trois enfants qui jouent à c't'heure au coin du feu.

Pourvu seulement qu'ils soient heureux

N'est-ce pas ce qu'un père demande.

On vit pour eux, on demande seulement que ses enfants soient heureux. »²⁴

Cette mission est loin d'être irénique : matériellement Péguy peine à nourrir sa famille. Les dettes s'accumulent ; les reproches de son épouse le minent ; la maladie atteint l'un de ses fils ; les critiques s'acharnent contre ses écrits et suscitent ses fortes réactions polémiques ; son retour à la foi de son enfance, magnifiée dans sa poésie, provoque l'incompréhension, la dérision, voire le mépris. Lancinante et secrète épreuve, il se découvre une passion amoureuse extraconjugale à laquelle il oppose une résistance qui l'épuise moralement.

Ce long travail de maturation personnelle s'exprime totalement dans son **sens de la responsabilité paternelle** et lui inspire ses pages émouvantes : Péguy fait parler Dieu lui-même dans son œuvre de créateur, qui insuffle dans sa créature « *la petite espérance* ». Car Dieu agit en jardinier. Péguy étend l'image à toute œuvre de civilisation :

« Français, dit Dieu, c'est vous qui avez inventé ces beaux jardins des âmes.

Je sais quelles fleurs merveilleuses croissent dans vos mystérieux jardins.

Je sais quelles épreuves

Infatigables vous portez.

Je sais quelles fleurs et quels fruits vous m'apportez en secret.

C'est vous qui avez inventé le jardin.

Les autres ne font que des horreurs.

Vous êtes celui qui dessine le jardin du Roi.

Ainsi je vous le dis en vérité c'est vous qui serez mes jardiniers devant Dieu.

C'est vous qui dessinerez mes jardins de Paradis. »²⁵

Image horticole parmi tant d'autres, image de cette **petite espérance** qui « *marcherait, (elle) avancerait en sautant à la corde (...) tellement elle est heureuse.* »²⁶

Osons aussi plonger dans la poésie de Péguy !

Conclusion

J'ai passé sous silence des pans essentiels de la biographie de Péguy, et bien sûr de son œuvre.

22 *A nos amis - A nos abonnés* – Cahier X 13. Accessible sur le site officiel de l'Amitié Charles Péguy.

23 *Victor-Marie, comte Hugo*. Cahier XII – 1. P. 243. Accessible sur le site officiel de l'Amitié Charles Péguy.

24 *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*. Poésie/Gallimard. P. 42.

25 *Ibid.* P. 123.

26 *Ibid.* P. 134.

Toutes les circonstances, tous les événements de sa vie, Péguy les a analysés, médités, verbalisés sous de multiples formes littéraires: articles, essais, pamphlets, poèmes... Non pas pour faire œuvre d'auteur, mais dans un double souci : dire une vérité vécue dans l'épaisseur de ses engagements afin d'en extraire sa ligne de justice.

Nous voyons notre banlieue. Nous entendons ses appels.

Créer une école en 2016 destinée à des enfants que les diverses « politiques de la Ville » et autres projets déconnectés de la réalité n'ont pas su prendre réellement en charge, n'est-ce pas ajouter une épaisseur dérisoire à ces coûteuses mesures? Bâtir un établissement qui subsiste en ne s'appuyant que sur le dévouement de bénévoles et la générosité de donateurs, est-ce bien raisonnable ?

Nous avons parié tout simplement sur l'amour des parents à l'égard de leur enfant et nous avons répondu politiquement par la nécessaire justice qui leur est due en leur proposant le cadre éducatif d'une école. Ainsi, nous avons donné chair à la « *mystique* » qui anima Péguy jusqu'à son sacrifice héroïque sur le champ de bataille de la Marne le 5 septembre 1914.

Françoise COUSIN